

*16 mars*

Amy me tend une main énergique.

Non. Pitié. Laissez-moi mourir là. Je ne peux pas me relever, c'est juste impossible. Et si je dois encore tenter un énième saut en étoile, je vais vomir.

— Allez, s'écrie Amy. Tu peux le faire !

Je la regarde, hébétée, les poumons vides de tout air, à plat comme un vieux tube de dentifrice.

Si à « Cause du décès », on note Zumba sur mon dossier, je m'en voudrai toute ma vie.

— Non. Je ne peux pas. Là, c'est trop. Je rentre chez moi.

Elle ne voit donc pas que je vais crever ? Je suis à la limite de la crise d'asthme. Et je ne suis même pas asthmatique !

Amy me fait les gros yeux.

— Allez, debout ! Tu me fais honte.

Je crispe le visage pour chasser les taches violettes qui dansent devant mes yeux. Moi qui croyais que le sport était censé faire du bien ! C'est comme quand Amy m'a raconté qu'il n'y avait aucune différence entre le pain

blanc et le pain aux céréales. Elle m'a vendu que la Zumba, c'était « facile ».

Elle s'accroupit devant moi.

— Allez, Georgia, debout ! Pense à la supériorité de l'esprit sur la matière.

Ma réponse fuse.

— Non, Amy. C'est trop dur. Tu es plus douée que moi pour ce genre de truc. Comme pour tout.

M'empoignant les mains, Amy me relève d'un coup. Je me remets à la verticale sans grâce.

La vache, qu'est-ce qu'elle est costaude !

— Mais non, je ne suis pas plus douée ! J'ai un état d'esprit plus positif, c'est tout. Il faut que tu te bouges, Georgie, que tu fonces dans le tas ! Ce n'est pas en restant le cul sur le canapé devant *The Voice* que tu vas t'épanouir. J'en ai marre de te voir vivre en spectatrice !

Je souffle, offusquée.

Alors là, c'est trop injuste ! Je ne passe pas ma vie devant *The Voice*. De toute façon, il n'y a qu'une saison par an, alors...

Mais Amy ne me laisse pas le temps de protester. Elle se retourne et me lance :

— Allez, rengaine tes seins ! Et c'est parti pour une série d'abdos !

Géniaaal...

*Deux mois plus tard.*

— Bonjour, pourriez-vous m'indiquer la chambre de ma sœur, s'il vous plaît ? Amy Miller.

En m'entendant prononcer ces mots, j'ai le cœur qui flanche. Ma sœur est à l'hôpital. Je suis venue voir ma sœur. À l'hôpital.

L'employée de l'accueil lève les yeux sur moi, puis les reporte sur l'écran de son ordinateur et se met à pianoter quelque chose. Je cherche désespérément à déchiffrer son expression, en quête d'un indice quelconque. Je n'ai pas une grande expérience des hôpitaux. Moi-même, je n'ai jamais été hospitalisée. L'hôpital, on n'y va que lorsque c'est grave. Coup de chance pour moi, il ne m'est jamais rien arrivé de vraiment grave dans ma vie.

Jusqu'à aujourd'hui.

Je jette un coup d'œil à ma montre.

Où est Amy en ce moment ? Elle est quelque part ici. Je le sais. Maman m'a dit que c'était facile à trouver.

L'employée de l'accueil me fixe de son regard morne.

— Amy Miller, soins ambulatoires, quatrième étage.

Un filet d'air s'échappe de mes poumons.

— Merci, dis-je à toute vitesse avant de monter les escaliers quatre à quatre.

Depuis quelque temps, Amy n'est pas très en forme. Or Amy est toujours en forme. Ça a commencé il y a quelques semaines par des pertes de sensation dans les doigts : elle avait du mal à attraper les choses. Et puis, la semaine dernière, elle est tombée. Le lendemain, on lui a fait une prise de sang. Et puis elle n'a plus pu tenir debout. Elle disait qu'elle était trop fatiguée. Amy n'est jamais trop fatiguée.

C'est aujourd'hui qu'on doit lui donner les résultats de l'analyse de sang. Elle a dû aller les chercher à l'hôpital. Quand on vous dit d'aller à l'hôpital, c'est qu'il y a un problème.

Je tourne dans un couloir, les larmes aux yeux.

Tout va bien. Ce ne sera rien. Il faut que ça aille. Amy a toujours...

— Georgia !

Je me suis cognée dans Tamal, le copain d'Amy. Mes yeux se rivent aux siens, un instant éblouis par une vague de soulagement.

Ouf ! Ils ne sont pas encore partis. Je ne suis pas trop en retard.

À bout de souffle, j'articule :

— Tamal ! Salut, désolée... Où est Amy ? Comment elle va ?

Le regard de Tamal se pose sur une porte, derrière moi. Je tente de déchiffrer son expression, mais ses traits sont imperturbables.

— Elle est là, me dit-il en m'indiquant la porte.

Je le remercie d'un signe de tête et je me précipite. À peine entrée, je suffoque, comme privée d'air.

Des murs d'un jaune pisseux, quelques chaises marron mal alignées. Un côté de la pièce est tapissé de tableaux ; dans un coin, une pile de jouets abîmés, à moitié effondrée. Mon regard volette désespérément autour de la pièce jusqu'à ce que je repère enfin Amy, pelotonnée sur un sofa, dans l'angle le plus proche de la fenêtre. Je me précipite sur elle, la gorge nouée.

— Coucou, Amy, ça va ? Désolée, j'ai fait aussi vite que j'ai pu.

J'empoigne une chaise et je m'y laisse tomber. Amy lève les yeux, ébauche un sourire.

— Tu as trouvé facilement, donc ? me demande-t-elle d'un ton léger.

Je lève les yeux au ciel.

— Euh, oui... presque.

Pas question de lui dire que j'ai failli échouer à la maternité.

Amy sourit et ramène ses jambes contre sa poitrine.

— En revanche, je ne sais pas du tout où je suis garée,

dis-je en tournant la tête dans tous les sens comme si ma voiture avait pu me suivre jusqu'à l'intérieur de l'hôpital. J'ai complètement oublié de regarder... Je crois que je suis au parking J...

Amy sourit jusqu'aux oreilles.

— Il n'y a pas de parking J, Georgia. Il n'y a que des chiffres.

Je la regarde, interdite.

— Ah, génial...

Mais où est-ce que j'ai bien pu laisser ma voiture, moi ?

— De toute façon, j'ai le ticket quelque part là-dedans, dis-je en lui montrant mon épais journal intime, bourré à craquer de feuilles volantes et de documents divers.

Amy le considère avec perplexité.

— Bon sang, tu continues de te trimballer avec ce cahier ?

Je caresse la couverture abîmée avec tendresse.

— Oui... Je ne sais pas ce que je ferai quand il n'y aura plus de place. J'ai toute ma vie là-dedans. Ce journal m'est plus utile qu'un rein.

Amy croise mon regard et sourit dans sa manche. Je lui rends son sourire. Elle se rencogne dans le sofa, la mine sombre et le silence retombe.

Je me dandine, mal à l'aise. Amy a les yeux rougis, ils évitent les miens.

Je me force à formuler la question qui me ronge :

— Alors, qu'est-ce qu'on t'a dit ?

Silence. Je cherche du regard le visage d'Amy et mon estomac se décroche. Je ne respire plus, dans l'attente.

Amy a toujours été la plus jolie de nous deux. Comme si, étant l'aînée, elle avait pris les meilleurs gènes de nos parents, ne me laissant que les restes. Elle a un visage en forme de cœur, une petite bouche en fleur et de grands

yeux allongés. Ses cheveux châtons balaient son front et ondulent jusqu'à ses reins. Quelques taches de rousseur parsèment son nez, toutes identiques. Elle se ronge pensivement un ongle, puis se redresse soudain en inspirant un grand coup.

Tout mon corps se tend.

— J'ai une SEP.

J'hésite.

— Une quoi ?

Une SEP ? Je ne sais pas ce que ça veut dire. Je ne sais pas ce que c'est. Qu'est-ce que ça veut dire, SEP ?

Amy croise mon regard et sourit comme si elle lisait dans mes pensées.

— Sclérose en plaques.

Je sens mon corps se liquéfier, mes os devenir mous comme des spaghettis trop cuits.

— Et c'est quoi ?

Amy passe des doigts tremblants dans ses cheveux.

— C'est une maladie qui empêche les nerfs de fonctionner normalement. Ou la gaine qui protège les cellules nerveuses, je ne sais plus... Bref, les signaux qu'envoie mon cerveau n'arrivent plus aux nerfs. C'est pour ça que je suis si fatiguée et que je n'arrête pas de tomber.

— On en meurt ?

La panique a fait jaillir les mots de bouche. Je suis sous le choc : mes yeux me brûlent, un poids m'écrase la poitrine, je bats des cils à toute vitesse avant d'oser croiser le regard gris et vigilant de ma sœur.

Oui, il y a bien un problème. J'étais si sûre que tout irait bien...

Amy sourit.

— Non, mais c'est incurable. Il faudra que j'apprenne à vivre avec.

— Ça se soigne ?

Elle incline la tête sur le côté.

— Dans une certaine mesure.

Elle me prend la main et entrelace ses doigts aux miens.

— Je ne suis pas mourante, arrête de faire cette tête d'enterrement. Simplement, ma vie va changer. C'est le destin, c'est tout. Il faut voir le bon côté des choses.

Je soutiens son regard, les larmes aux yeux.

— Comment tu fais pour rester aussi positive ? dis-je avec difficulté.

Amy me presse les doigts, les yeux brillants.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

\*\*\*

— Du thé ? demande Papa.

Je me retourne comme si une mouche m'avait piquée. J'ai l'impression que ça fait des heures que nous regardons l'émission *Masterchef* sans la voir, en silence.

— Je vais le faire.

Maman se lève d'un bond, embrassant la pièce d'un bref regard. Nous hochons tous la tête dans sa direction. Elle nous compte, son doigt s'attardant au-dessus d'Amy, et elle sort du salon.

J'essaie de reprendre ma posture avachie sur le canapé, mais l'angoisse ne me lâche pas. Amy est en position fœtale dans un fauteuil, près de Tamal. Elle a les cheveux ramenés derrière les oreilles et les mains englouties par son grand sweat tout bouloché qui pendouille sur son corps raidi.

C'est son sweat universitaire. Elle ne le porte que quand elle est malade, c'est-à-dire jamais. Amy n'est jamais malade.

Papa se met à rire, le doigt pointé sur l'écran de la télé.

— Eh, regardez ! Ça ressemble à ce que fait Maman.

Je me force à m'intéresser tandis que Tamal acquiesce d'un signe de tête.

— Amy ! appelle Maman depuis la cuisine. Tu prends quel lait ? Le lait d'avoine, c'est ça ?

Amy prend appui sur les accoudoirs pour se lever.

— Je vais l'aider.

Nous la suivons tous du regard. Je me retiens de lui courir après. De son côté, Tamal croise les bras sur sa poitrine, l'air tendu.

J'en profite pour filer m'asseoir dans le fauteuil d'Amy. Tamal me sourit. Il est infirmier.

— Qu'est-ce que tu sais sur la SEP ? lui dis-je à voix basse, en regardant nerveusement vers la porte. Je n'ai pu parler à personne, à l'hôpital.

Papa jette un coup d'œil dans notre direction avant de reporter son attention sur l'écran, feignant de ne pas nous écouter. Tamal s'est contracté en entendant ma question : lui aussi croise brièvement mon regard avant de revenir sur la bruyante émission de télé.

— Hum... Eh bien, c'est une maladie neurologique...

Je l'interromps, ravagée d'angoisse.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est une maladie qui touche les nerfs. C'est lié à un dysfonctionnement du système immunitaire. Ensuite, chaque cas est différent : chez certaines personnes, ce n'est pas très gênant. La maladie endommage la gaine qui protège les nerfs, du coup ça affecte la capacité du corps à réagir aux messages que lui envoie le cerveau. Ça...

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Amy d'une voix dure.

Je fais un bond. Amy a réapparu sur le seuil du salon. Elle me regarde, les yeux plissés de contrariété, les doigts crispés sur la poignée de la porte.

Je bats des cils, embarrassée.

— Je lui posais des questions sur la SEP, c'est tout, dis-je en regagnant le canapé.

— Pourquoi tu les poses à Tamal ? s'enquiert Amy d'un ton glacial. Pourquoi tu ne me les poses pas à moi ?

Mon cœur bondit.

Amy n'a pas prononcé un mot de tout le trajet de retour. Nous sommes rentrés de l'hôpital dans un silence absolu.

Je ne peux pas lui poser de questions parce que je ne veux pas lui poser des questions. Et je ne veux pas lui poser des questions sur sa maladie parce que je ne veux pas qu'elle soit malade.

Le silence se prolonge. J'espère qu'Amy est passée à autre chose, mais ses yeux restent fixés sur moi.

— Si tu as des questions, tu peux me les poser directement, reprend-elle d'une voix crispée. Ça n'a rien d'extraordinaire. Pas la peine de faire des messes basses.

— Je ne...

— Arrête de parler de moi dans mon dos !

Sa voix me fait l'effet d'une gifle ; mes yeux s'emplissent de larmes. J'articule avec peine :

— Mais c'était pas pour ça...

— Georgia ! appelle Maman depuis la cuisine. Tu peux m'aider à porter le thé ?

Je me lève à l'instant où Amy tourne vivement la tête vers Maman qui arrive avec un mug dans chaque main.

— Je peux t'aider, moi, réplique Amy d'un ton accusateur. Je suis juste à côté.

Maman me lance un regard nerveux.

— C'est bon, ma chérie. Georgie va m'aider. Certains mugs sont pleins à ras bord.

— Et alors ?

Mon cœur se serre tandis qu'Amy me lance un regard noir. Elle prend un mug des mains de Maman avec tant de force que de l'eau bouillante se répand sur son bras. Son visage frémit de douleur, mais se forçant à demeurer imperturbable, ma sœur s'avance vers moi, le bras tremblant. Lèvres pincées, elle dépose le mug dégoulinant sur la table et se retourne vers Maman d'un air hostile.

— Tu vois ? crache-t-elle. Je vais très bien. Je suis encore capable de porter une putain de tasse de thé...

Et, me décochant un dernier regard venimeux, elle sort de la pièce.

— Je vais très bien.

## 2

Puis-je porter du rose ? Enquête :

### ARGUMENTS POUR

- En secret, le rose est ma couleur préférée.
- Ce magnifique sweat acheté en friperie solidaire est rose et j'ai très envie de le porter.
- Pareil pour la jupe que j'ai eue à Noël.
- Et son haut assorti.
- Avoir un teint très rose est une bonne chose, ça ne devrait pas me complexer.
- Je suis une femme forte et indépendante et je devrais pouvoir porter toutes les couleurs que j'aime, même quand Amy me dit que je suis « mignonne » (le PIRE compliment qui soit. Autant me dire que j'ai l'air d'une gamine de huit ans, tant qu'elle y est !).
- Reese Witherspoon est tout le temps en rose (non que je veuille lui ressembler).
- Le rose est la couleur du printemps – et tout le monde aime le printemps.

### ARGUMENTS CONTRE

- Je ressemble à Miss Piggy.

\*\*\*

En tant qu'assistante graphiste, j'aurais pas mal de choses à dire sur toutes les tâches qu'on me demande de faire et qui pourtant ne figurent pas sur ma fiche de poste.

Par exemple, m'occuper du sucre. Remettre du papier dans la photocopieuse, signer tous les bons de livraison (pour le coup, ça ne me dérange pas trop, j'en profite pour frimer avec ma signature fantaisie).

Mais là, ça va trop loin ! Personne ne devrait être obligé de se taper un truc pareil.

— Excusez-moi, me dit la vendeuse en battant des cils, vous pourriez répéter, je vous prie ?

Rhaaa ! Pitié, ne m'obligez pas à répéter ça ! C'est déjà bien assez humiliant de l'avoir dit une fois.

Je soupire.

— Je souhaite commander sept bébés colombes pour le dix-sept novembre, s'il vous plaît. Mais attention, elles devront être très blanches, aussi blanches que... (je consulte mon cahier, les pages trop feuilletées s'enroulant sous mes doigts)... que les dents de Rylan.

La fille fronce les sourcils, perplexe.

— Que les dents de qui ?

Je pose mon vieux cahier sur le comptoir.

— Rylan Clark-Neal, c'est un présentateur. Enfin, bref... les colombes devront être très blanches, d'un blanc incroyable, aveuglant.

Je frémis rien qu'à m'entendre parler. Honteuse, je baisse les yeux sur l'écriture tout en boucles de Bianca.

— Elle ne veut pas de vilains petits canards, vous comprenez ?

Bianca n'a pas employé cette expression-là, mais je suis une personne bien élevée et il n'est pas onze heures du matin.

— Des bébés colombes ? répète la vendeuse. Mais on n'a que des colombes adultes, nous...

Je la fixe d'un regard noir. Cette fille n'y met vraiment pas du sien. Elle me cherche ou quoi ?

— Eh bien, je ne sais pas, moi... Vous n'avez pas des colombes enceintes ? On ne pourrait pas se débrouiller pour qu'elles tombent enceintes ? Le mariage est dans environ cinq mois. Cinq mois, ça suffit pour euh... faire... un bébé colombe ? Pour le, euh... concevoir ?

Un frisson d'embarras me parcourt l'échine en m'entendant employer le verbe «concevoir» face à une parfaite inconnue.

La fille hausse les sourcils et ouvre un gros catalogue. Je sors mon pied enflé de son escarpin à bout pointu, tentant d'ignorer l'irritation qui me gagne peu à peu. Je ne suis pas assistante de direction, moi ! Je ne suis pas coursier sur un tournage de film d'art et d'essai, je ne suis même pas une espionne à la cool qui aurait besoin de se procurer des colombes pour attraper un assassin prestidigitateur.

Je me laisse tomber sur une chaise et je dégaine mon téléphone.

Je suis assistante graphiste chez Lemons Designs ! Enfin, je suis censée être graphiste. *Graphiste !* Pourtant, ça fait sept mois que j'aide Bianca Lemon à organiser le plus beau jour de sa vie. En fait, ça ne me dérange pas. Pour déléguer à ce point-là, c'est que Bianca doit avoir confiance en moi. Il s'agit quand même de son mariage. Cela dit, vu que je suis célibataire depuis deux ans, je ne suis pas très calée en mariages – et encore moins en organisation de mariages.

Par exemple, j'ai appris qu'il fallait réserver un prêtre. Non, mais c'est dingue, quoi ! Moi, je pensais que le prêtre vous attendait à l'église, point barre.

Je retourne mon cahier aux pages cornées, l'œil attiré par une feuille volante qui frémit dans la brise estivale. Ça fait des années que j'ai ce cahier – ce journal intime, comme j'aime à l'appeler. Amy m'en offre un à chaque Noël, mais je n'arrive pas à lâcher celui-là. Il me suit partout.

La fille se mordille la lèvre avant de dire :

— Alors... Nous avons trois colombes de couleur... blanche. «Blanc cristal», c'est comme ça qu'on les appelle.

Je me mords la langue pour ne pas répliquer.

Quel nom ridicule pour une colombe blanche ! Le cristal, c'est transparent, tout le monde sait ça. D'où l'eau «cristalline».

Je prends une profonde inspiration et je me lève.

Du calme, Georgie. Ce n'est pas la faute de cette fille si tu as passé ta matinée à organiser tout ce cirque, les pieds comprimés dans des escarpins sur lesquels tu tiens à peine en équilibre. Au moins, j'ai réussi à dissuader Bianca d'arriver à l'église à dos d'éléphant, c'est déjà ça.

— OK, c'est parfait, dis-je. Il m'en faudra sept, s'il vous plaît.

La vendeuse suçote son stylo.

— Bah, on n'en a que trois.

— Et les autres, elles sont où ?

— Les autres ?

— Oui, les autres ! dis-je avec impatience en rempochant mon téléphone. Les autres colombes. Vous devez bien en avoir plus de trois !

Où a-t-on vu une oisellerie qui n'a que trois colombes en stock ?

La fille referme son catalogue.

— Non. On n'en a que trois. Vous pouvez les réserver,

mais il vous faudra louer les quatre autres ailleurs. En espérant qu'elles s'entendent.

Quoi ?

— Qu'elles s'entendent ?

— Oui... m'explique la fille avec un grand sourire, certaines colombes sont assez agressives.

Agressives ?

De mieux en mieux. Il ne me manquait plus que ça pour le mariage : des colombes blanc cristal qui se volent dans les plumes.

Je sors quelques billets pour régler l'acompte et je m'en vais en ressortant mon téléphone en toute hâte.

Où vais-je pouvoir dégoter quatre colombes supplémentaires ? J'ai déjà eu du mal à en trouver trois !

Et si je chouravais quelques pigeons ? Je n'aurais qu'à faire boire Bianca avant le lâcher... Si je les trempe dans un pot de peinture blanche, elle n'y verra que du feu.

\*\*\*

Mes yeux battus louchent sur l'écran de mon ordinateur.  
*Choisissez l'une de ces destinations.*

Je considère les quatre options et clique sur une plage de sable sur fond de bleu brillant. Question suivante.

*Choisissez un gâteau.*

Je découvre quatre photos de gâteaux à tomber par terre. Ça y est, j'ai des crampes d'estomac.

C'est trop dur d'être adulte. Tous les jours, je vis une énorme déception à la pause déjeuner et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. C'est pas juste. Clairement, dans le meilleur des mondes, je m'achèterai une délicieuse salade chez Pret – ou chez ce charmant petit traiteur au coin de la rue, comme Bianca.

En parlant de Bianca, j'entends son rire mélodieux par la porte du bureau. Je me ratatine de contrariété.

Bianca a toujours des repas ultrachics. Une fois, elle est arrivée avec une Salade aux œufs de caille et une Tranche de promofranochichifitalatah.

D'accord, ce n'est pas tout à fait comme ça qu'elle l'a dit. N'empêche, j'ai dû planquer mes sandwiches jambon-fromage pour ne pas me faire virer sur-le-champ. Motif : casse-croûte dénué de classe.

Je me force à mordre dans mon sandwich à pleines dents et à mastiquer avec vigueur.

En plus, j'ai acheté par erreur du pain complet, pauvre en graisses. Comme si le lundi n'était déjà pas assez pénible sans ça ! Il aura fallu que je me tape toute une miche de *pain complet pauvre en graisses* pour revenir à mon délicieux pain blanc bien moelleux. J'avale avec peine la bouchée bien sèche de sandwich décongelé qui se coince dans mon arrière-gorge et je clique sur la photo du gâteau au chocolat bien dégoulinant.

En temps normal, je ne passerais pas ma pause déjeuner à faire des quizz sur BuzzFeed, mais après quatre heures de courses pour le mariage de Bianca, j'estime cette parenthèse nécessaire. Une nouvelle question apparaît à l'écran.

*Maintenant, choisissez une couleur.*

Automatiquement, mon doigt clique sur l'image verte.

En temps normal, je passe ma pause déjeuner à travailler sur mes dessins.

Je mords dans mon sandwich.

Bizarrement, je n'ai pas postulé chez Lemons Designs pour devenir organisatrice de mariages. J'ai postulé pour exercer le métier de graphiste. Et je croyais même avoir été embauchée pour ça, au départ.

Je clique rageusement sur la photo d'un labrador noir.

Depuis qu'elle m'a engagée, Bianca ne m'a pas demandé un seul projet de dessin. Du coup, j'ai décidé de travailler toute seule à mes propres créations.

Je reporte mon attention sur le quizz de BuzzFeed. Je dois maintenant choisir entre quatre images de cocktails. Je fronce les sourcils.

Tout ça me rappelle la grande présentation qu'on organise dans nos locaux, la même semaine que le mariage de Bianca. Mais j'ai prévu le coup. Car entre ses préparatifs de mariage et la « prez », Bianca va tellement stresser qu'elle va brasser de l'air comme une perruche sous acide. (Elle adore brasser de l'air. La semaine dernière, la photocopieuse a fait un bourrage papier, eh bien, Bianca a tellement brassé d'air que j'ai cru qu'elle allait s'envoler pour les pays chauds.) Bianca va se tourner vers moi en mode panique, me supplier de l'aider et là, je débarquerai avec ma cape de superhéroïne. J'aurai organisé un mariage idyllique et je lui montrerai mes dessins pour la prez. Elle me qualifiera de « révolutionnaire », me fera passer d'assistante graphiste à graphiste tout court et proposera de m'offrir mon panier déjeuner jusqu'à la fin de mes jours, histoire de me remercier d'être la meilleure de son équipe, Sally incluse, cette bosseuse acharnée qui me rend dingue.

Je clique sur la dernière photo du quizz, un cottage douillet, et BuzzFeed se met à mouliner.

*Vous vous marierez en 2075 à Swindon, dans une petite grange.*

Je lâche mon sandwich, horrifiée.

Quoi ?

En 2075 ? Mais j'aurai quelque chose comme...

Sourcils froncés, j'essaie de calculer.

Hein ?

J'aurai QUATRE-VINGT-TROIS ANS !

Mais je ne peux pas me marier à *quatre-vingt-trois ans* ! Je serai quasiment morte !

Et dans une petite grange ? À Swindon ! Et d'abord, ça se trouve où, Swindon ?

Pourquoi devrais-je attendre aussi longtemps pour me marier ? C'est quoi mon problème ? Il faudra que j'arrive à quatre-vingt-trois ans pour plaire à quelqu'un, c'est ça ? Personne ne voudra m'épouser avant ma quatre-vingt-troisième année ?

Je souffle bruyamment, prise d'un début d'angoisse.

Il doit y avoir une sérieuse faille dans ce quizz débile. Je vais devoir envoyer à BuzzFeed une lettre formulée en termes énergiques :

*Cher BuzzFeed,*

*Non, mais tu te prends pour qui, exactement ? Je suis une femme de vingt-six ans TOUT À FAIT ÉPOUSABLE, indépendante et bourrée de charme, digne d'un IMPOSANT MANOIR, une...*

— Georgie ?

C'est Bianca. Éjectée de ma rêverie, je m'empresse de fermer mon moteur de recherche et je pivote sur ma chaise de bureau.

Bianca a des jambes comme des cotons-tiges et une luxuriante chevelure d'un blond vénitien peu commun. Son corps de sirène est moulé dans une robe violette qui s'entortille jusqu'à ses chevilles et lui enferme le cou. Elle bat des cils et sous son regard vert, ma colonne vertébrale se redresse.

— Georgie, répète-t-elle en s'asseyant sur la chaise de bureau de ma collègue. Sally est partie déjeuner ?

J'opine tout en promenant ma langue dans ma bouche, au cas où j'aurais une graine coincée entre les dents.

Stupidес grains ! Horrible pain pauvre en graisses ! Quelle idée de mettre des grains dans du pain ! À qui ça peut plaire ? On n'a pas envie d'avoir un arbre qui pousse dans l'estomac.

C'est possible, ça ?

— Alors, dit Bianca d'un ton nonchalant, comment ça s'est passé ce matin ? Tout est réglé ?

J'acquiesce à nouveau.

— Oui.

Mon cœur cogne furieusement dans ma poitrine.

Bianca a le don de me faire paniquer. On parlerait de la pluie et du beau temps que je me sentirais au bord de la crise cardiaque. Pourtant, elle n'a rien d'effrayant. Elle est tout à fait charmante, mais elle porte des talons aiguilles et claque des doigts sous le nez des réceptionnistes quand elles ne percutent pas assez vite.

Je redoute le jour où elle va me claquer des doigts sous le nez. Je vais sûrement me transformer en flaque et Bianca me hurlera dessus parce que j'aurai trempé ses escarpins de créateur. Un jour, elle m'a souhaité mon anniversaire alors que ce n'était pas mon anniversaire et durant une heure, j'ai cru dur comme fer qu'elle jouait un jeu pervers avec moi. Résultat, je l'ai laissée me chanter « Joyeux anniversaire », par pure trouille. J'ai appris depuis qu'elle est extrêmement tête en l'air et qu'elle est persuadée que mon anniversaire tombe en mars, alors que c'est en décembre. Je ne pense pas que je la corrigerai un jour.

Elle hoche la tête avec satisfaction.

— Génial. C'est génial. Merci, Georgie. Cet après-midi, je voudrais que tu contactes quelqu'un.

J'ouvre mon bloc-notes, stylo en l'air.

Bianca se renverse dans son fauteuil.

— J'ai envie de... je veux que mon mariage soit vraiment unique, tu vois ? C'est vrai, ça n'arrive qu'une fois dans la vie, non ?

— Si.

Mes yeux sont rivés au bloc-notes.

— Donc, poursuit-elle, je veux que tu contactes quelqu'un, peu importe qui, parce qu'avec Jonathan, on a décidé qu'on voulait que ce mariage soit vraiment très personnel. Personnel pour nous, tu comprends ?

Je note « personnel » sur mon bloc.

— Et tu sais, avec Jonathan, on a pris l'habitude de s'appeler « ours ». Genre, petit ours... Bisous, mon ours... Tu es mon gros ours...

Mes joues brûlent d'humiliation. Comment Bianca peut-elle me confier ce genre de détail intime ? C'est la pire chose que j'aie jamais entendue. Je ne pourrai plus jamais regarder Jonathan comme avant.

— Et du coup, je me suis dit que ça serait trop mignon comme surprise de faire venir des ours.

Je me fige.

Hein ?

— Pardon ? dis-je d'une petite voix.

— Pendant la cérémonie, tu vois, poursuit Bianca en entortillant une mèche de cheveux sur son doigt. Peut-être au moment où on avancera jusqu'à l'autel. Je ne sais pas, ils pourraient chanter ou...

Chanter ?

Hein ?

Mais elle sait ce que c'est, un ours ? Elle prend peut-être *Le Livre de la Jungle* pour un documentaire ?

J'essaie de rester calme.

— Hum... Je ne sais pas où je vais pouvoir trouver des ours qui chantent, Bianca. Et puis, je viens de commander trois colombes. Tu n'as pas peur que les ours les mangent ?

La vraie question, ce serait plutôt : est-ce que les ours ne vont pas nous manger, nous ! Les ours, ça mange les humains, non ? Et les ours, ça sait *grimper aux arbres* ! Moi pas !

J'ouvre et je referme la bouche comme un poisson demeuré.

Bianca fait un geste désinvolte et se lève.

— Eh bien, ils n'auront qu'à venir avec un dresseur, je ne sais pas, moi... Ça, c'est de la logistique, Georgie.

Je la dévisage, bouche bée.

— Bianca, je ne sais pas trop comment...

Elle s'adosse à l'encadrement de la porte et hausse les sourcils.

— Oui, je sais, c'est un défi. Mais c'est pour ça que je m'adresse à toi, d'accord ? Je sais que ce n'est pas facile, mais si Beyoncé avait voulu des ours chantants pour son mariage, elle les aurait eus, pas vrai ? Alors, pourquoi pas moi ? Si Beyoncé peut avoir des ours, moi aussi.

Je cligne des yeux, incrédule. Elle ne peut pas justifier tous ses caprices comme ça, ce n'est pas possible ?

Sans me laisser le temps de répliquer, elle soupire.

— Écoute, je suis hyper stressée... Le mariage est dans à peine cinq mois, tu sais...

Arrivée sur le seuil, elle se retourne vers moi.

— Si tu savais à quel point c'est difficile à organiser, un mariage ! Franchement, tu n'as pas idée.

\*\*\*

Si je tuais Bianca, pourrais-je m'en tirer impunément ?  
Je saisis la bouilloire et l'eau bouillante éclabousse mon mug.

Non, sans doute pas. Mais ça vaudrait peut-être le coup d'essayer, ne serait-ce que pour ne plus passer une seule seconde de plus à choisir des compositions florales. Comme si ma journée n'était pas déjà assez pourrie, Bianca m'a aussi embrigadée pour que jeponde une présentation PowerPoint sur ses idées de bouquets ! Tout ça pour qu'elle puisse les montrer à Jonathan dès qu'il sera rentré de voyage d'affaires.

Non mais, j'hallucine ! Vous connaissez beaucoup de femmes qui montrent à leur fiancé un diaporama de compositions florales ?

Je sucre généreusement mon thé.

Je pourrais la forcer à émigrer... Lui raconter qu'elle doit intervenir dans le cadre d'un salon du mariage, en Australie, lui prendre un aller simple et «oublier» de lui réserver un vol de retour.

Quoique, j'ai bien envie d'aller en Australie moi-même. Ça, ce serait une idée ! Prendre un billet à mon nom, par erreur, et planter Bianca ici. Mais comment ferais-je pour...

— Georgia ?

Je me redresse, jette un œil par-dessus la porte du frigo : c'est Sally.

Du haut de son mètre quatre-vingt-deux, Sally ressemble à un phasme tout en nerfs. Son carré lisse et brun lui arrive à la mâchoire et ses grands yeux globuleux lui sortent de la tête dès qu'elle se met à stresser. En gros, toutes les deux secondes.

J'inspire profondément et je convoque tous mes talents d'actrice.

— Coucou, Sally ! Comment ça va, aujourd'hui ?

Elle me regarde comme si je l'avais interrogée sur son cycle menstruel.

— Très bien, réplique-t-elle d'un ton sec. Tu as trouvé les perroquets ?

Je réprime un rire. Les perroquets ? Qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Que Bianca va se marier sur le Black Pearl ou quoi ?

Cela dit, si Orlando Bloom est à bord, je suis partante ! Je rectifie, très suave.

— Les colombes, veux-tu dire ? Oui, c'est réglé.

Sally ne peut pas s'empêcher de vérifier tout ce que je fais. Un jour, j'ai voulu lui faire une blague : je lui ai dit que, bêtement, j'avais commandé une centaine de zizis en chocolat au lieu d'une centaine d'éclairs au chocolat. Elle a manqué faire une crise d'asthme... et moi, j'ai failli écopé d'une lettre d'avertissement. Ça m'a servi de leçon.

Moralité : Sally a un balai dans le cul et mes collègues de bureau autant d'humour qu'un mouchoir humide.

Sally désigne mon mug d'un brusque signe de la tête.

— C'est du thé ?

— Oui. Tu en veux un ?

— Non.

— D'accord.

C'est sa façon de parler. Elle est très pète-sec. On dirait un ancien élève officier qui n'a pas couché depuis dix ans. Elle aime employer des expressions comme « bien reçu » ou « pas pendant mon quart », et très souvent, je rêve de lui coller un somnifère dans son café triple dose.

Je sors de la cuisine-couloir sous son regard globuleux. Je commence à monter l'escalier quand j'aperçois Natalie.

Je lui souris.

— Salut, ça va ?

Natalie arbore une peau cuivrée au contouring naturel et des dreadlocks qu'elle porte en général rassemblées en grosse tresse sur l'épaule. Des lunettes hyper cool, à monture carrée, encadrent ses yeux malicieux et elle est toujours très souriante avec moi. Toujours.

Natalie travaille au service financier, ce qui m'incite à ne pas protester lorsqu'elle me conseille de commander une troisième bouteille de vin – un investissement sensé. Même si ça fait un petit moment que ça ne nous est pas arrivé.

— Oui, très bien ! répond-elle, un sourire aux lèvres, en voyant passer Sally en trombe derrière moi, telle une poule faisane en plein syndrome prémenstruel. Qu'est-ce que tu fais, ce soir ? On va boire un verre ? J'ai besoin d'un bon anesthésiant pour me sortir les feuilles de calcul de la tête.

Je serre mon mug brûlant contre ma poitrine.

— Ce soir, je ne peux pas. Je dois faire le repas pour Amy. Désolée, mais je n'aime pas la laisser seule.

Une ombre de déception passe sur le visage de Natalie.

— Pas de souci, réplique-t-elle. Si tu es libre un soir, préviens-moi.

Je reprends la montée de l'escalier en souriant.

— Promis !